

RENÉ de MAXIMY

Le pragmatisme kinois : authenticité ou aliénation ? *

Is the matter-of-factness of Kinshasa inhabitants genuine or alien ?

Mots-clés : Comportements culturels. Culture bantoue. Citadinité. Espaces habités. Activités dans la rue. Images de la ville. Référent européen. Dépendance économique. Dualité. Kinshasa (Zaire)

Key words : Cultural behaviours. Bantu culture. Urban behaviour. Inhabited areas. Street activities. Views on town. European reference. Economic dependence. Twofold culture. Kinshasa (Zaire)

Extrait de René de Maximy, *Kinshasa ville en suspens. Dynamique de la croissance et problèmes d'urbanisme. Approche socio-politique*, Editions de l'ORSTOM, collections *Travaux et Documents*, Paris, 1984, pp. 398-405

* Titre de la Rédaction

Proposer une stratégie d'urbanisation acceptable pour les Kinois signifie que les effets de cette stratégie : modifications apportées au fonctionnement de la ville, maîtrise des extensions, leur assurent un meilleur usage de leur ville et un sentiment plus intime d'en être propriétaire. On ne peut définir une telle stratégie qu'en saisissant la «citadinité» des comportements des Kinois laquelle se traduit par l'expression spatiale de la ville non maîtrisée par le Pouvoir, par l'usage de cette expression et par le discours que cet usage favorise.

On vient d'observer que bien que Kinshasa soit un phénomène social sans équivalence dans leur mémoire, elle devient de plus en plus une expression spatiale et culturelle des Bantu, principaux acteurs et usagers permanents de la ville.

On peut désormais se poser la question de savoir si les Kinois doivent se soumettre aux normes d'existence que la ville (d'origine étrangère) leur impose ; ou s'ils ont une possibilité de la voir se modifier pour les favoriser comme acteurs urbains et les servir comme usagers.

Avant toute tentative de réponse il faut examiner les éléments d'action en présence. A Kinshasa il y a :

- *Une population bantoue* dépassant deux millions d'individus (en 1981) qui :
- pratique une langue bantoue (Kikongo ou Lingala, langues voisines et de mêmes structures),
- a conservé sa structure familiale et relationnelle (9),
- a maintenu ses coutumes alimentaires,
- maintient son contact avec le pays Kongo et du Bandundu, principales régions de ses origines.

(9) «Même dans les grandes agglomérations urbaines, les liens ethniques gardent en partie leur force, et les ethnies leur contenu», G. SAUTTER, p. 159 DE L'ATLANTIQUE AU FLEUVE CONGO.

- ne possède guère de pouvoir d'achat,
- est fortement analphabète et même illettrée,
- a une très faible capacité technique,
- ne connaît rien, ou si peu, du reste du monde.

- *Une population «européenne»* fluctuant entre 20 000 et 40 000 personnes selon la conjoncture et qui :

- réagit comme une classe très structurée et très séparée,
- utilise le français comme une langue première ou véhiculaire,
- pratique une vie de relation familiale et sociale fondée sur les structures de l'Europe laïque quoique christianisée,
- a des coutumes alimentaires qui nécessitent partiellement des importations,
- maintient son contact avec l'Europe à travers une vie privée suivie et un réseau public d'informations très dense,
- possède un très vaste pouvoir d'achat, d'autant plus conséquent que cette population pratique le change parallèle de manière continue,
- est fortement lettrée, techniquement informée,
- connaît surtout le reste du monde.

- *Un groupe de responsables* qui forme déjà une classe possédante, tenant le pouvoir politique et qui a sa clientèle. L'ensemble formant des sous-groupes assez proches des «gentes» romaines de l'Empire.

Cette classe, issue de la population bantoue, en pratique le genre de vie et se réfère sentimentalement aux mêmes valeurs, dans une appartenance personnelle aux acquis de l'éducation traditionnelle. Mais aussi elle possède certaines clefs de la vie publique «européenne», suffisamment pour enclancher des modes «européanisantes» dans l'authenticité déclarée, insuffisamment pour saisir les fondements des sentiments qui motivent «les européens», malgré ses tentatives pour forcer les serrures.

En outre elle est très restreinte un ou deux milliers de personnes qui d'une manière ou d'une autre se connaissent, ou feignent de toutes se connaître, c'est pourquoi les Kinois les appellent les « Je-le-connaiss ».

Situé socialement en charnière de deux vastes ensembles culturels qui n'ont pas de relations psycho-sociologiques approfondies, ce groupe joue de sa position pour asseoir son pouvoir. Il y a certes des dupes dans cette situation, mais chacun croit que c'est l'autre et que lui y trouve son avantage (accès aux produits européens pour les Kinois, affaires et alliance politique pour les Européens, enrichissement rapide pour les responsables), tous ainsi espèrent duper et ne pas être dupés..

En horizon lointain de ces protagonistes il y a *un petit siècle de colonisation* et de status inégaux pour les peuples en présence.

En horizon rapproché il y a *l'Europe égoïste, accapareuse* et *l'Afrique Noire* qui se veut, et ne se veut pas dans le même mouvement, *moderniste* et qui est *technolâtre* ; qui se veut, et ne se veut pas, preneuse du reste du monde ; qui cherche partout

les bonnes raisons de ses modes de vie et les justifications de ses malaises , qui est plus que jamais en économie périphérique de l'Europe. Il y a l'Afrique Noire qui n'ose pas vraiment se contempler dans sa richesse culturelle et sa diversité, qui cherche toujours ailleurs une approbation.. non par sagesse, mais par inquiétude et insécurité...

Enfin le *cadre de vie* de cette société aux structures si différentes selon les origines, s'articule sur un fleuve et le paysage qu'il a façonné. Ce site joue un rôle fondamental. De par sa morphologie il favorise les disparités, en accentuant les différences et en compliquant les alliances... L'occupation et l'utilisation de ce site transcrivent dans l'espace les ruptures sociales de la ville. Cela a été clairement et longuement exposé à travers l'ensemble de l'Atlas de Kinshasa. Il n'y a pas à y revenir.

Mais la connaissance du manteau d'Arlequin, ou de la couverture de gueux, qu'est Kinshasa dans les expressions de son évolution et de sa situation présente, n'informe guère sur la capacité du Kinois à posséder sa ville ou sur la nécessité où il se trouve de la subir !...

On a certes vu qu'il occupait l'espace, le modifiait par petites touches innombrables, se trouvait une place supportable pour s'incorporer à la grand'ville. Mais est-il un être violenté et contraint ? Le conquérant d'un empire abandonné par ses constructeurs ? Un mutant qui passe de la contrainte à la domination de ce milieu secrété par d'autres humains ? Rien ne permet de dire «scientifiquement» ce qu'il en est...

- d'une part aucune enquête n'a été montée et menée dans ce sens. Car les «sachants» de l'urbanisme avaient des échéances à tenir et une solution rapide à proposer (reste à savoir s'ils ont rempli le contrat qu'ils s'étaient implicitement fixé : résoudre le contrôle de l'urbanisation de Kinshasa...)

- d'autre part aucun comportement saisissable à travers les analyses que l'on a faites sur la ville depuis l'Indépendance, n'est assez significatif pour en tirer une réponse certaine.

C'est pourquoi ce qui suit n'est qu'une spéculation, une sorte de manière de réfléchir en écrivant. Cette réflexion doit cependant être tentée, car après six ans passés à étudier la capitale du Zaïre, dans un projet délibéré de la connaître à fond pour influencer sur sa croissance incontrôlée, on doit tenter à la fin de ce travail une explication, sans avoir l'illusion de détenir la vérité, mais en ayant celle de croire que cela en aidera d'autres à agir...

Le «Mutu» se trouve en contact avec le reste du monde. Cela se passe chez lui dans la grande ville, la grande exposition qui est une vitrine du monde extérieur. Elle est pour lui monstrueuse dans tous les sens du terme (y compris celui de «la mostra» qui est encore le terme employé chez les Italiens). En arrivant à la ville non seulement il la saisit par tous ses sens, mais encore il la pénètre puisque cette «montre» occupe une partie de l'espace et prolifère. Mieux, il participe à son existence croissante puisqu'il la nourrit de sa vie et la rassasie de son travail. Ce qui se traduit à terme par une concentration plus forte en un point de la ville ; densité ; ou par une nouvelle bicoque en périphérie : extension.

Pour arriver à cette situation remarquable il a fallu que le «Mutu», résultat temporaire d'une culture, d'une «authenticité» dira le discours zaïrois à partir de 1974, s'adapte en assimilant une foule de données qui lui sont livrées vivantes, avec pour seule notice explicative et seule posologie la vie de ceux qui l'entourent. Donc il expérimente et choisit nécessairement la solution qui lui est la plus accessible, c'est-à-dire la plus facile.

Jusqu'alors rien que de banal. Tous les ruraux de la planète arrivant en ville et la pratiquant (comme on pratique un commerce, et comme on pratique une religion) sont confrontés à une telle démarche.

Là où cela devient typiquement et particulièrement zaïrois, c'est que la cellule initiale de la «montre», le premier noyau urbain à double composante : la ville «européenne» et «le Belge», est d'une fécondation étrangère. L'engraissement de cette cellule s'est fait sur une structure importée, imposée, contraignante, avec une population bantoue.

Des conséquences, la plus évidente et la plus contraignante est que 98 % de la population de la ville est bantoue. Une telle population impose ses besoins. Toutes les activités artisanales et commerciales à son service sont donc significatives de son genre de vie. Celui-ci relève des caractéristiques que l'on vient de signaler et de bien d'autres difficiles à cerner. Notamment il sollicite de la part de la société traditionnelle deux types de produits de consommation courante : la satisfaction des besoins élémentaires, vitaux et immédiats, tels que nourriture, vêtements, meubles et ustensiles sommaires ; la possibilité de contacts, de rencontres et d'échanges : lieux de réunion (parcelles des uns et des autres, petites rues de dessertes à usage piéton envahies par les riverains, espaces semi-publics devant les maisons, placettes quand il y en a), bars, clubs...

C'est pourquoi, hors la ville «européenne», le Centre des Affaires, le Centre Administratif, les «beaux quartiers» peuplés d'étrangers, les zones industrielles et les réseaux qui les innervent, la rue est animée par les Kinois. C'est leur domaine. Ils l'imprègnent. S'il y a une authenticité kinoise, c'est là qu'elle se manifeste.

Ce qui signifie que les «cités» construites par les Belges dans l'esprit du projet de société qu'ils élaboraient, les équipements d'accompagnement, les réseaux, sont activés par les Kinois.

Tant que le Pouvoir urbain était belge, il s'imposait dans la structuration et l'usage de l'espace, à travers son Savoir spécifique et adapté aux techniques. Mais à présent un Pouvoir officiel sans réel Savoir urbanistique et sans dynamisme social ne peut imposer une marque dont au demeurant il n'a aucune conscience. Les Kinois se trouvent ainsi nantis d'un capital en déshérence soumis aux pulsions de la société qui en use, mais aussi à leur excès. En plus il n'est pas vraiment entretenu. Si bien que la dégradation lentement abaisse le niveau de confort matériel proposé initialement, grippe le fonctionnement des unités construites et de leur ensemble, détourne les «cités» de leur usage premier (réservoir de main-d'œuvre) et les transforme en des entités nouvelles dont il faut définir les rôles.

Dans le même temps de nouveaux citadins prennent ce qu'ils peuvent des techniques et des modes que propose la ville en montre. Il y a adaptation par acquisition pour les broussards en cours de citadinisation et par perte de servitudes, apprises et néanmoins nécessaires dans la pratique citadine, pour les Kinois d'ancien régime. On saisit bien ainsi la déstructuration lente du capital donné, quoique nul ne l'ait chiffrée ni même évaluée. Mais la restructuration par l'usager zaïrois et par les forces socialisantes qu'il doit utiliser, bien qu'elle doive nécessairement s'ébaucher, est encore plus difficile à saisir. Tout juste peut-on assurer qu'il ne reste des données initiales que des constructions qui se maintiennent, des fonctions simples qui se perpétuent, des flux qui se télescopent. Car il ne s'agit plus seulement d'une main-d'œuvre orientée vers les lieux de production de l'économie de traite en mouvements pendulaires quotidiens, mais encore de gens installés en ville pour eux et sans autre programme que celui de vivre ; mais aussi de gens en place bénéficiaires de l'Indépendance et qui se gardent de la foule en se constituant des citadelles, soit individuelles (palais, grandes villas), soit collectives pour de plus petites gens : petits quartiers (quelques rues) sauvegardés, dans les « cités planifiées » notamment.

L'attractivité des différents secteurs du site ne s'ordonne plus sur les seules qualités géographiques usuellement admises, mais aussi sur une répartition dont les éléments d'appréciation relèvent désormais du système de valeurs de référence : les entités ont changé de significations. Elles assument des rôles nouveaux sans que les rôles anciens soient nécessairement abolis pour autant. Ils ne sont parfois que pervertis. Coexistent alors deux villes idéales (10), se référant à deux systèmes sociaux qui cohabitent : l'un d'ancien régime qui se perpétue, l'autre actuel (en acte) qui progressivement se substitue à lui.

Ainsi les « cités » demeurent lieux de résidence pour travailleurs, et les descendants des travailleurs peuvent être de toute autre condition ; mais elles sont aussi lieux de vie ouverte le soir et à la nuit tombée. Cependant ces lieux paraissent toujours réservés aux seuls africains. Là, comme avant 1960, se font toujours les échanges de biens, d'urbanité et d'idées. Mais les idées et les soucis ont bien changé : « le rideau de bambou érigé par le pouvoir n'est pas aussi insonore que le 'rideau de fer' dans les pays communistes. De cette situation est né un phénomène propre au Zaïre : la radio-trottoir. Vous avez reconnu Vous-même (Mobutu) sa puissance par rapport à la 'Voix du Zaïre' (la radio nationale et d'Etat). La clandestinité s'y mêle par la prolifération des tracts » (11).

Là aussi lentement, se forge une idéologie, un système de société adapté : une organisation sociale fondée sur l'organisation souhaitée de la cité s'élabore, ou du moins on en discute.

Dans le jour ces « cités » restent des lieux d'emploi comme elle le furent dès leur création. Cependant elles sont devenues lieux de convergence de produits et de redistribution d'une manière plus intensive, car plus de deux millions de personnes dépendent des flux qui y convergent, s'y croisent et s'en échappent.

(10) Peut-être faudrait-il dire ici « deux cités idéales » en donnant à ce terme sa dimension philosophique qui des Grecs à Saint-Thomas fut usuelle.

(11) « Lettre ouverte au Citoyen-Président Fondateur du MPR... », p. 99.

Ce qui est nouveau c'est l'effet de masse qu'introduit la croissance de la ville, et aussi que le caractère africain de l'activité n'est plus contrôlé par l'aspect réglementaire du Pouvoir colonial. Les normes venues d'Europe et fondées sur des us nés ailleurs n'ont plus cours à moins qu'elles n'aient passées par le génie bantou. Si elles demeurent malgré tout, et dans certains cas, c'est plus comme institution que par leurs fonctions.

Par exemple dans la conduite-auto ce qui compte le plus pour un agent, c'est le «grignoteur» (clignotant, clignoteur donc «grignoteur»). Tout le reste peut partir en pièces détachées, mais le «grignoteur» doit «grignoter» ; c'est un grigri. Et des comportements de ce type se rencontrent à chaque instant. L'ensemble de ces attitudes sans importance en elles-mêmes donne une toute autre vision de l'usage des choses de la vie quotidienne.

Ces «cités» sont désormais le véritable cœur de la ville. La ville «européenne» n'est qu'une zone de commerce et d'emploi, les «beaux quartiers» des entités séparées. On peut presque dire que les «cités» sont la ville (12), que ce qui ne leur est pas fonctionnellement et socialement relié n'est pas la ville. Ainsi les «beaux quartiers» ne sont plus intégrés à Kinshasa, car pour les Zaïrois, Kinshasa c'est les «cités». La nouveauté n'est d'ailleurs pas dans l'attraction des «cités» qui sont des aires sociales de centralité marquée depuis bien avant 1960, mais dans le fait que maintenant cette centralité est reconnue largement comme le cœur de la ville. Des extensions les gens viennent y chercher des modèles, des modes et des façons de vivre. Ce n'est plus sur l'Européen que les regards se tournent pour savoir que voir, que faire, que dire, mais vers ceux des anciennes et nouvelles «cités», ceux des «cités planifiées».

Seuls les Kinois des beaux quartiers qui se veulent une élite, ont pris avec la consommation européenne l'ensemble du modèle : l'arrogance, la tristesse, la mentalité de classe, l'enfermement à chers deniers. Ils sont peu nombreux mais ont le Pouvoir du discours, le Pouvoir de la décision politique, le Pouvoir de l'argent... Nul doute qu'ils se coupent de plus en plus du peuple kinois et que la prochaine révolution se fera contre eux...

De tout cela il faut admettre que le Kinois est maître d'une grande partie de la ville, mais il ne peut y agir car l'économique lui échappe, c'est-à-dire tout ce qui alimente les marchés en objets manufacturés et aussi le numéraire. Ici se trouve la prochaine étape de la conquête urbaine : l'assimilation des lieux de productions nationales et internationales.

C'est la limite présente de la prise de possession kinoise. Dans la mesure où de la fabrication d'objets imposés par les modèles de vie européens dépend l'amélioration des conditions de vie, il est bien évident que le Kinois, même s'il possède le paysage et l'espace, ne possède pas réellement l'usage de son espace en tant que «Mutu», homme de ces régions. En effet il ne peut en assurer l'entretien, l'éclairage nocturne, la fréquentation par les véhicules, l'ambiance (électrophone, disco) que par l'usage d'objets importés ou venus de la partie productive (industrielle) de la ville, partie qui lui échappe.

(12) Comme on dit «je vais en ville», lorsqu'on quitte son quartier (partie de la ville cependant) pour aller dans le centre qui contient tout ce qui caractérise, culturellement, la ville.

La nécessaire appropriation de l'usage de l'espace urbain impose qu'il soit maître de la ville industrielle et des affaires, donc des flux internationaux qui l'atteignent et le conditionnent. Mobutu, peut-être après une analyse de ce type (qui sait) a lancé naïvement la «Zaïrianisation». Il a conquis l'enveloppe et vécu un an sur ce leurre. Maintenant on sait au Zaïre les limites économiques et donc sociales de l'Indépendance.

La conquête sera longue. Car si le Kinois a conquis son cadre de vie non professionnel c'est que nul depuis 1960 ne le lui contestait. Il possédait la technologie minimale pour construire une maison de parpaings que personne ne songeait à lui prendre, donc il pouvait envahir le site. Du moment qu'il n'imposait pas aux détenteurs de la technologie avancée ses us et ses rythmes, il pouvait en user à sa convenance.

Mais détenir la production industrielle, c'est détenir une technologie assez sophistiquée, un capital international, l'exploitation de matières premières. C'est aussi contrôler des marchés extérieurs. Cela même la classe dirigeante ne peut y parvenir.

Le cas de la Gécamines est à ce sujet bien clair. L'Union Minière du Haut Katanga (UMHK) était en 1960 dans les mains de la Société Générale des Minerais (SGM), société belge. Dans un souci compréhensible d'indépendance Mobutu en a fait une société nationale appelée Gécamines. Cependant la commercialisation du cuivre continue de passer par la SGM qui prélève sa commission. Quand bien même le Zaïre voudrait se séparer de la SGM, il ne le pourrait, car alors son cuivre resterait sur le carreau des mines. Ou bien ce serait pour se soumettre à une autre société extérieure. En effet aucun acheteur de cuivre ne désire traiter directement avec les responsables d'un Pays dont on sait le peu de fiabilité économique.

En outre, les techniciens qui font marcher la Gécamines sont fournis par la SGM qui ainsi reprend en frais d'exploitation plus de 50% de la production de cuivre et de minerais rares.

Pour épuiser l'exemple de la SGM, il est utile de noter qu'au Zaïre, à Kinshasa notamment, elle contrôle Chanimétal (chantier naval et gros engins), Safricas (entreprise puissante de travaux publics qui est le premier constructeur de routes du pays) et une quantité d'entreprises de moindre envergure. Son emprise sur Kinshasa est bien sûr limitée, mais Lubumbashi, Kalemie, Kolwezi, tout le Shaba utile (Katanga) sont sous sa coupe économique.

On se heurte ici à l'Europe technicienne : la possession de la technologie de pointe et du savoir-faire. Le Zaïre reste en économie périphérique de l'Europe. Kinshasa demeure une ville rompue. Le travailleur kinois demeure un étranger dans la ville européenne dont il ne connaît pas les mœurs et à peine la langue. L'Européen demeure un voyageur exotique dans les «cités».

Ce qui transparait de tout cela c'est que l'habitant de Kinshasa n'est plus un broussard, d'ailleurs il refusera cette appellation, comme péjorative, car elle nie son effort d'intégration. Il a une expérience urbaine acquise directement ou transmise par

ceux qui l'ont précédé. Et dans ce cas cette transmission s'est faite dans sa langue et à travers sa façon de penser. Il s'agit d'un acquis socialement transmissible par éducation. Sa descendance sera donc assurée de l'expérience et de l'éducation urbaine. Le Kinois est devenu une personne différente relevant toujours d'une ethnie, mais aussi de Kinshasa.

Ses comportements en sont modifiés. Singulièrement on ne peut plus lui imposer des équipements d'accompagnement inadaptés à sa manière de vivre, car il les refusera. Le Pouvoir, si incompetent qu'il puisse être en matière d'urbanisme, en tient compte. Ce n'est pas que ce soit là le fruit d'une étude sérieuse, mais comme les gouvernants sont eux aussi des citoyens devenus Kinois, leurs réactions rejoignent pour les problèmes urbains immédiats des « cités », celles de l'ensemble des Kinois usagers des quartiers intégrés.